**Lucrèce Borgia** – Victor Hugo (1833)

ACTE 1 PARTIE 1 SCENE 4

Gennaro, dona Lucrezia.

Dona Lucrezia. Cette terrasse est obscure et déserte ; je puis me démasquer ici. Je veux que vous voyiez mon visage, Gennaro.

Elle se démasque.

Gennaro. Vous êtes bien belle !

Dona Lucrezia. Regarde-moi bien, Gennaro, et dis-moi que je ne te fais pas horreur !

Gennaro. Vous me faire horreur, madame ! Et pourquoi ? Bien au contraire, je me sens au fond du coeur quelque chose qui m’attire vers vous.

Dona Lucrezia. Donc tu crois que tu pourrais m’aimer, Gennaro ?

Gennaro. Pourquoi non ? Pourtant, madame, je suis sincère, il y aura toujours une femme que j’aimerai plus que vous.

Dona Lucrezia, souriant. Je sais, la petite Fiametta.

Gennaro. Non.

Dona Lucrezia. Qui donc ?

Gennaro. Ma mère.

Dona Lucrezia. Ta mère ! Ta mère, ô mon Gennaro ! Tu aimes bien ta mère, n’est-ce pas ?

Gennaro. Et pourtant je ne l’ai jamais vue. Voilà qui vous paraît bien singulier, n’est-il pas vrai ? Tenez, je ne sais pas pourquoi j’ai une pente à me confier à vous ; je vais vous dire un secret que je n’ai encore dit à personne, pas même à mon frère d’armes, pas même à Maffio Orsini. Cela est étrange de se livrer ainsi au premier venu ; mais il me semble que vous n’êtes pas pour moi la première venue. -je suis un capitaine qui ne connaît pas sa famille, j’ai été élevé en Calabre par un pêcheur dont je me croyais le fils. Le jour où j’eus seize ans, ce pêcheur m’apprit qu’il n’était pas mon père. Quelque temps après, un seigneur vint qui m’arma chevalier, et qui repartit sans avoir levé la visière de son morion. Quelque temps après encore, un homme vêtu de noir vint m’apporter une lettre. Je l’ouvris. C’était ma mère qui m’écrivait, ma mère que je ne connaissais pas, ma mère que je rêvais bonne, douce, tendre, belle comme vous ! Ma mère, que j’adorais de toutes les forces de mon âme ! Cette lettre m’apprit, sans me dire aucun nom, que j’éta is noble et de grande race, et que ma mère était bien malheureuse. Pauvre mère !

Dona Lucrezia. Bon Gennaro !

Gennaro. Depuis ce jour-là, je me suis fait aventurier, parce qu’étant quelque chose par ma naissance, j’ai voulu être aussi quelque chose par mon épée. J’ai couru toute l’Italie. Mais le premier jour de chaque mois, en quelque lieu que je sois, je vois toujours venir le même messager. Il me remet une lettre de ma mère, prend ma réponse et s’en va ; et il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, parce qu’il est sourd et muet.

Dona Lucrezia. Ainsi tu ne sais rien de ta famille ?

Gennaro. Je sais que j’ai une mère, qu’elle est malheureuse, et que je donnerais ma vie dans ce monde pour la voir pleurer, et ma vie dans l’autre pour la voir sourire. Voilà tout.

Dona Lucrezia. Que fais-tu de ses lettres ?

Gennaro. Je les ai toutes là, sur mon cœur. Nous autres gens de guerre, nous risquons souvent notre poitrine à l’encontre des épées. Les lettres d’une mère, c’est une bonne cuirasse.

Dona Lucrezia. Noble nature !

Gennaro. Tenez, voulez-vous voir son écriture ? Voici une de ses lettres.

Il tire de sa poitrine un papier qu’il baise et qu’il remet à dona Lucrezia. —lisez cela.

Dona Lucrezia, lisant. "… ne cherche pas à me connaître, mon Gennaro, avant le jour que je te marquerai. Je suis bien à plaindre, va. Je suis entourée de parens sans pitié, qui te tueraient comme ils ont tué ton père. Le secret de ta naissance, mon enfant, je veux être la seule à le savoir. Si tu le savais, toi, cela est à la fois si triste et si illustre que tu ne pourrais pas t’en taire ; la jeunesse est confiante, tu ne connais pas les périls qui t’environnent comme je les connais ; qui sait ? Tu voudrais les affronter par bravade de jeune homme, tu parlerais ou tu te laisserais deviner, et tu ne vivrais pas deux jours. Oh non ! Contente-toi de savoir que tu as une mère qui t’adore et qu veille nuit et jour sur ta vie. Mon Gennaro, mon fils, tu es tout ce que j’aime sur la terre ; mon cœur se fond quand je songe à toi… "

elle s’interrompt pour dévorer une larme.

Gennaro. Comme vous lisez cela tendrement ! On ne dirait pas que vous lisez, mais que vous parlez. -ah ! Vous pleurez ! -vous êtes bonne, madame, et je vous aime de pleurer de ce qu’écrit ma mère. Il reprend la lettre, la baise de nouveau, et la remet dans sa poitrine.

—oui, vous voyez, il y a eu bien des crimes autour de mon berceau. -ma pauvre mère ! -n’est-ce pas que vous comprenez maintenant que je m’arrête peu aux galanteries et aux amourettes, parce que je n’ai qu’une pensée au cœur, ma mère ! Oh ! Délivrer ma mère ! La servir, la venger, la consoler ! Quel bonheur ! Je penserai à l’amour après ! Tout ce que je fais, je le fais pour être digne de ma mère. Il y a bien des aventuriers qui ne sont pas scrupuleux, et qui se battraient pour Satan après s’être battus pour saint Michel ; moi, je ne sers que des causes justes ; je veux pouvoir déposer un jour aux pieds de ma mère une épée nette et loyale comme celle d’un empereur. -tenez, madame, on m’a offert un gros enrôlement au service de cette infâme

Madame Lucrèce Borgia. J’ai refusé.

Dona Lucrezia. Gennaro ! -Gennaro ! Ayez pitié des méchans ! Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur.

Gennaro. Je n’ai pas pitié de qui est sans pitié. -mais laissons cela, madame ; et maintenant que je vous ai dit qui je suis, faites de même, et dites-moi à votre tour qui vous êtes.

Dona Lucrezia. Une femme qui vous aime, Gennaro.

Gennaro. Mais votre nom ?…

Dona Lucrezia. Ne m’en demandez pas plus. Des

flambeaux. Entrent avec bruit Jeppo et Maffio.

Dona Lucrezia remet son masque précipitamment.

ACTE 2 PARTIE 1 SCENE 4

Dona Lucrezia. Don Alphonse.

Don Alphonse. Que me voulez-vous, madame ?

Dona Lucrezia. Ce que je vous veux, don Alphonse, c’est que je ne veux pas que ce jeune homme meure.

Don Alphonse. Il n’y a qu’un instant, vous êtes entrée chez moi comme la tempête, irritée et pleurante, vous vous êtes plaint à moi d’un outrage fait à vous, vous avez réclamé avec injure et cris la tête du coupable, vous m’avez demandé ma parole ducale qu’il ne sortirait pas d’ici vivant, je vous l’ai loyalement octroyée, et maintenant vous ne voulez pas qu’il meure ! -par Jésus, madame, ceci est nouveau.

Dona Lucrezia. Je ne veux pas que ce jeune homme meure, monsieur le duc !

Don Alphonse. Madame, les gentilhommes aussi prouvés que moi n’ont pas coutume de laisser leur foi en gage. Vous avez ma parole, il faut que je la retire. J’ai juré que le coupable mourrait, il mourra. Sur mon ame, vous pouvez choisir le genre de mort.

Dona Lucrezia, d’un air riant et plein de douceur. Don Alphonse, don Alphonse, en vérité, nous disons là des folies vous et moi. Tenez, c’est vrai, je suis une femme pleine de déraison. Mon père m’a gâtée ; que voulez-vous ? On a depuis mon enfance obéi à tous mes caprices. Ce que je voulais il y a un quart d’heure, je ne le veux plus à présent. Vous savez bien, don Alphonse, que j’ai toujours été ainsi. Tenez, asseyez-vous là, près de moi, et causons un peu, tendrement, cordialement, comme mari et femme, comme deux bons amis.

Don Alphonse, prenant de son côté un air de galanterie. Dona Lucrezia, vous êtes ma dame, et je suis trop heureux qu’il vous plaise de m’avoir un instant à vos pieds.

Il s’assied près d’elle.

Dona Lucrezia. Comme cela est bon de s’entendre ! Savez-vous bien, Alphonse, que je vous aime encore comme le premier jour de mon mariage, ce jour où vous fîtes une si éblouissante entrée à Rome, entre Monsieur De Valentinois, mon frère, et monsieur le cardinal Hippolyte D’Este, le vôtre. J’étais sur le balcon des degrés de saint-Pierre. Je me rappelle encore votre beau cheval blanc chargé d ’orfèvrerie d’or, et l’illustre mine de roi que vous aviez dessus !

Don Alphonse. Vous étiez vous-même bien belle, madame, et bien rayonnante sous votre dais de brocard d’argent.

Dona Lucrezia. Oh ! Ne me parlez pas de moi, monseigneur, quand je vous parle de vous. Il est certain que toutes les princesses de l’Europe m’envient d’avoir épousé le meilleur chevalier de la chrétienté. Et moi je vous aime vraiment comme si j’avais dix-huit ans. Vous savez que je vous aime, n’est-ce pas, Alphonse ? Vous n’en doutez jamais au moins. Je suis froide quelquefois, et distraite ; cela vient de mon caractère, non de mon cœur. Ecoutez, Alphonse, si votre altesse m’en grondait doucement, je me corrigerais bien vite. La bonne chose de s’aimer comme nous faisons ! Donnez-moi votre main, -embrassez-moi, don Alphonse ! -en vérité, j’y songe maintenant, il est bien ridicule qu’un prince et une princesse comme vous et moi, qui sont assis côte à côte sur le plus beau trône ducal qui soit au monde, et qui s’aiment, aient été sur le point de se quereller pour un misérable petit capitaine aventurier vénitien ! Il faut chasser cet homme, et n’en plus parler. Qu’il aille où il voudra, ce drôle, n’est-ce pas, Alphonse ? Le lion et la lionne ne se co urroucent pas d’un moucheron. -savez-vous, monseigneur, que si la couronne ducale était à donner en concours au plus beau cavalier de votre duché de Ferrare, c’est encore vous qui l’auriez. -attendez, que j’aille dire à Bautista de votre part qu’il ait à chasser au plus vite de Ferrare ce Gennaro !

Don Alphonse. Rien ne presse.

Dona Lucrezia, d’un air enjoué. Je voudrais n’avoir plus à y songer. -allons, monsieur, laissez-moi terminer cette affaire à ma guise !

Don Alphonse. Il faut que celle-ci se termine à la mienne.

Dona Lucrezia. Mais enfin, mon Alphonse, vous n’avez pas de raison pour vouloir la mort de cet homme ?

Don Alphonse. Et la parole que je vous ai donnée ? Le serment d’un roi est sacré.

Dona Lucrezia. Cela est bon à dire au peuple. Mais de vous à moi, Alphonse, nous savons ce que c’est. Le saint-père avait promis à Charles VIII de France la vie de Zizimi, sa sainteté n’en a pas moins fait mourir Zizimi. Monsieur de Valentinois s’était constitué sur parole ôtage du même enfant Charles VIII, Monsieur de Valentinois s’est évadé du camp français dès qu’il a pu. Vous-même, vous aviez promis aux Petrucci de leur rendre Sienne. Vous ne l’avez pas fait ni dû faire. Hé ! L’histoire des pays est pleine de cela. Ni rois ni nations ne pourraient vivre un jour avec la rigidité des sermens qu’on tiendrait. Entre nous, Alphonse, une parole jurée n’est une nécessité que quand il n’y en a pas d’autre.

Don Alphonse. Pourtant, Dona Lucrezia, un serment…

Dona Lucrezia. Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là. Je ne suis pas une sotte. Dites-moi plutôt, mon cher Alphonse, si vous avez quelque motif d’en vouloir à ce Gennaro. Non ? Eh bien ! Accordez-moi sa vie. Vous m’aviez bien accordé sa mort. Qu’est-ce que cela vous fait ? S’il me plaît de lui pardonner. C’est moi qui suis l’offensée.

Don Alphonse. C’est justement parce qu’il vous a offensée, mon amour, que je ne veux pas lui faire grâce.

Dona Lucrezia. Si vous m’aimez, Alphonse, vous ne me refuserez pas plus long-temps. Et s’il me plaît d’essayer de la clémence, à moi ? C’est un moyen de me faire aimer de votre peuple. Je veux que votre peuple m’aime. La miséricorde, Alphonse, cela fait ressembler un roi à Jésus-Christ. Soyons des souverains miséricordieux. Cette pauvre Italie a assez de tyrans sans nous depuis le baron vicaire du pape jusqu’au pape vicaire de Dieu. Finissons-en, cher Alphonse. Mettez ce Gennaro en liberté. C’est un caprice, si vous voulez ; mais c’est quelque chose de sacré et d’auguste que le caprice d’une femme, quand il sauve la tête d’un homme.

Don Alphonse. Je ne puis, chère Lucrèce.

Dona Lucrezia. Vous ne pouvez ? Mais enfin pourquoi ne pouvez-vous pas m’accorder quelque chose d’aussi insignifiant que la vie de ce capitaine ?

Don Alphonse. Vous me demandez pourquoi, mon amour ?

Dona Lucrezia. Oui, pourquoi ?

Don Alphonse. Parce que ce capitaine est votre amant, madame !

Dona Lucrezia. Ciel !

Don Alphonse. Parce que vous l’avez été chercher à Venise ! Parce que vous l’iriez chercher en enfer ! Parce que je vous ai suivie pendant que vous le suiviez ! Parce que je vous ai vue, masquée et haletante, courir après lui comme la louve après sa proie ! Parce que tout à l’heure encore vous le couviez d’un regard plein de pleurs et plein de flamme ! Parce que vous vous êtes prostituée à lui, sans aucun doute, madame ! Parce que c’est assez de honte et d’infamie et d’adultère comme cela ! Parce qu’il est temps que je venge mon honneur et que je fasse couler autour de mon lit un fossé de sang, entendez-vous, madame !

Dona Lucrezia. Don Alphonse…

Don Alphonse. Taisez-vous. -veillez sur vos amants désormais, Lucrèce ! La porte par laquelle on entre dans votre chambre de nuit, mettez-y tel huissier qu’il vous plaira ; mais à la porte par où l’on sort, il y aura maintenant un portier de mon choix, -le bourreau !

Dona Lucrezia. Monseigneur, je vous jure…

Don Alphonse. Ne jurez pas. Les sermens, cela est bon pour le peuple. Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là.

Dona Lucrezia. Si vous saviez…

Don Alphonse. Tenez, madame, je hais toute votre abominable famille de Borgia, et vous toute la première, que j’ai si follement aimée ! Il faut que je vous dise un peu cela à la fin, c’est une chose honteuse, inouie et merveilleuse de voir alliées en nos deux personnes la maison d’Este, qui vaut mieux que la maison de Valois et que la maison de Tudor, la maison d’Este, dis-je, et la famille Borgia, qui ne s’appelle pas même Borgia, qui s’appelle Lenzuoli, ou Lenzolio, on ne sait quoi ! J’ai horreur de votre frère César, qui a des taches de sang naturelles au visage ! De votre frère César, qui a tué votre frère Jean ! J’ai horreur de votre mère la Rosa Vanozza, la vieille fille de joie espagnole qui scandalise Rome après avoir scandalisé Valence ! Et quant à vos neveux prétendus, les ducs de Sermoneto et de Nepi, de beaux ducs, ma foi ! Des ducs d’hier ! Des ducs faits avec des duchés volés ! Laissez-moi finir. J’ai horreur de votre père, qui est pape, et qui a un sérail de femmes comme le sultan des turcs Bajazet ; de votre père, qui est l’antéchrist ; de votre père, qui peuple le bagne de personnes illustres et le sacré collége de bandits, si bien qu’en les voyant tous vêtus de rouge, galériens et cardinaux, on se demande si ce sont les galériens qui sont les cardinaux et les cardinaux qui sont les galériens ! -allez maintenant !

Dona Lucrezia. Monseigneur ! Monseigneur ! Je vous demande, à genoux et à mains jointes, au nom de Jésus et de Marie, au nom de votre père et de votre mère, monseigneur, je vous demande la vie de ce capitaine.

Don Alphonse. Voilà aimer ! -vous pourrez faire de son cadavre ce qu’il vous plaira, madame, et je prétends que ce soit avant une heure.

Dona Lucrezia. Grâce pour Gennaro !

Don Alphonse. Si vous pouviez lire la ferme résolution qui est dans mon ame, vous n’en parleriez pas plus que s’il était déjà mort.

Dona Lucrezia, se relevant. Ah ! Prenez garde à vous, don Alphonse de Ferrare, mon quatrième mari !

Don Alphonse. Oh ! Ne faites pas la terrible, madame ! Sur mon ame, je ne vous crains pas ! Je sais vos allures. Je ne me laisserai pas empoisonner comme votre premier mari, ce pauvre gentilhomme d’Espagne dont je ne sais plus le nom, ni vous non plus ! Je ne me laisserai pas chasser comme votre second mari, Jean Sforza, seigneur de Pesaro, cet imbécille ! Je ne me laisserai pas tuer à coups de pique, sur n’importe quel escalier, comme le troisième, don Alphonse D’Aragon, faible enfant dont le sang n’a guère plus taché les dalles que de l’eau pure ! Tout beau ! Moi je suis un homme, madame. Le nom d’Hercule est souvent porté dans ma famille. Par le ciel ! J’ai des soldats plein ma ville et plein ma seigneurie, et j’en suis un moi-même, et je n’ai point encore vendu, comme ce pauvre roi de Naples, mes bons canons d’artillerie au pape, votre saint père !

Dona Lucrezia. Vous vous repentirez de ces paroles, monsieur. Vous oubliez qui je suis…

Don Alphonse. Je sais fort bien qui vous êtes, mais je sais aussi où vous êtes. Vous êtes la fille du pape, mais vous n’êtes pas à Rome ; vous êtes la gouvernante de Spolette, mais vous n’êtes pas à Spolette ; vous êtes la femme, la sujette et la servante d’Alphonse, duc de Ferrare, et vous êtes à Ferrare !

Dona Lucrezia, toute pâle de terreur et de colère, regarde fixement le duc et recule lentement devant lui, jusqu’à un fauteuil où elle vient tomber comme brisée.

—ah ! Cela vous étonne, vous avez peur de moi, madame, jusqu’ici c’était moi qui avais peur de vous. J’entends qu’il en soit ainsi désormais, et pour commencer, voici le premier de vos amans sur lequel je mets la main, il mourra.

Dona Lucrezia, d’une voix faible. Raisonnons un peu, don Alphonse. Si cet homme est celui qui a commis envers moi le crime de lèze-majesté, il ne peut être en même temps mon amant…

Don Alphonse. Pourquoi non ? Dans un accès de dépit, de colère, de jalousie ! Car il est peut-être jaloux aussi, lui. D’ailleurs, est-ce que je sais, moi ? Je veux que cet homme meure. C’est ma fantaisie. Ce palais est plein de soldats qui me sont dévoués et qui ne connaissent que moi. Il ne peut échapper. Vous n’empêcherez rien, madame. J’ai laissé à votre altesse le choix du genre de mort, décidez-vous.

Dona Lucrezia, se tordant les mains. ô mon dieu ! ô mon dieu ! ô mon dieu !

Don Alphonse. Vous ne répondez pas ? Je vais le faire tuer dans l’antichambre à coups d’épée.

Il va pour sortir, elle lui saisit le bras.

Dona Lucrezia. Arrêtez !

Don Alphonse. Aimez-vous mieux lui verser vous-même un verre de vin de Syracuse ?

Dona Lucrezia. Gennaro !

Don Alphonse. Il faut qu’il meure.

Dona Lucrezia. Pas à coups d’épée !

Don Alphonse. La manière m’importe peu. -que choisissez-vous ?

Dona Lucrezia. L’autre chose.

Don Alphonse. Vous aurez soin de ne pas vous tromper, et de lui verser vous-même du flacon d’or que vous savez ? Je serai là d’ailleurs. Ne vous figurez pas que je vais vous quitter.

Dona Lucrezia. Je ferai ce que vous voulez.

Don Alphonse. Bautista !

L’huissier reparaît.

—ramenez le prisonnier.

Dona Lucrezia. Vous êtes un homme affreux, monseigneur !

ACTE 2 PARTIE 1 SCENE 6

Dona Lucrezia, Gennaro. On voit toujours dans le compartiment Rustighello immobile derrière la porte masquée.

Dona Lucrezia. Gennaro ! -vous êtes empoisonné !

Gennaro. Empoisonné, madame !

Dona Lucrezia. Empoisonné !

Gennaro. J’aurais dû m’en douter, le vin étant versé par vous.

Dona Lucrezia. Oh ! Ne m’accablez pas, Gennaro. Ne m’ôtez pas le peu de force qui me reste et dont j’ai besoin encore pour quelques instans. -écoutez-moi. Le duc est jaloux de vous, le duc vous croit mon amant. Le duc ne m’a laissé d’autre alternative que de vous voir poignarder devant moi par Rustighello, ou de vous verser moi-même le poison. Un poison redoutable, Genna ro, un poison dont la seule idée fait pâlir tout italien qui sait l’histoire de ces vingt dernières années…

Gennaro. Oui, le poison des Borgia !

Dona Lucrezia. Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le pape, Monsieur De Valentinois, et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture. Cette fiole, Gennaro, c’est la vie, c’est la santé, c’est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres, et vous êtes sauvé !

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro,

il recule.

Gennaro, la regardant fixement. Madame, qui est-ce qui me dit que ce n’est pas cela qui est du poison ?

Dona Lucrezia, tombant anéantie sur le fauteuil. ô mon dieu ! Mon dieu !

Gennaro. Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia ? -est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet ? Oui, je sais un peu d’histoire ! On lui fit accroire, à lui aussi, qu’il était empoisonné par Charles Viii, et on lui donna un contre-poison dont il mouru t. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle !

Dona Lucrezia. Misérable femme que je suis !

Gennaro. écoutez, madame, je ne me méprends pas à vos semblans d’amour. Vous avez quelque sinistre dessein sur moi. Cela est visible. Vous devez savoir qui je suis. Tenez, dans ce moment-ci, cela se lit sur votre visage que vous le savez, et il est aisé de voir que vous avez quelque insurmontable raison pour ne me le dire jamais. Votre famille doit connaître la mienne, et peut-être à cette heure ce n’est pas de moi que vous vous vengeriez en m’empoisonnant ; mais, qui sait ? De ma mère !

Dona Lucrezia. Votre mère, Gennaro ! Vous la voyez peut-être autrement qu’elle n’est. Que diriez-vous si ce n’était qu’une femme criminelle comme moi ?

Gennaro. Ne la calomniez pas. Oh ! Non ! Ma mère n’est pas une femme comme vous, Madame Lucrèce ! Oh ! Je la sens dans mon cœur et je la rêve dans mon ame telle qu’elle est ; j’ai son image là, née avec moi ; je ne l’aimerais pas comme je l’aime si elle n’était pas digne de moi ; le cœur d ’un fils ne se trompe pas sur sa mère. Je la haïrais si elle pouvait vous ressembler. Mais non, non. Il y a quelque chose en moi qui me dit bien haut que ma mère n’est pas un de ces démons d’inceste, de luxure, et d’empoisonnement comme vous autres, les belles femmes d’à présent. Oh dieu ! J’en suis bien sûr, s’il y a sous le ciel une femme innocente, une femme vertueuse, une femme sainte, c’est ma mère ! Oh ! Elle est ainsi, et pas autrement ! Vous la connaissez, sans doute, Madame Lucrèce, et vous ne me démentirez point !

Dona Lucrezia. Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

Gennaro. Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu’est-ce que cela vous fait à vous, Lucrèce Borgia, les joies ou les douleurs d’une mère ! Vous n’avez jamais eu d’enfans, à ce qu’on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfans, si vous en aviez, savez-vous bien qu’ils vous renieraient, madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d’une pareille mère ? être le fils de Lucrèce Borgia ! Dire ma mère à Lucrèce Borgia ! Oh !…

Dona Lucrezia. Gennaro ! Vous êtes empoisonné ; le duc, qui vous croit mort, peut revenir à tout momen t ; je ne devrais songer qu’à votre salut et à votre évasion, mais vous me dites des choses si terribles que je ne puis faire autrement que de rester là, pétrifiée, à les entendre.

Gennaro. Madame…

Dona Lucrezia. Voyons ! Il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-moi sous votre mépris ; mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ !

Gennaro. Que dois-je croire, madame ? Le duc est loyal, et j’ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée, vous avez à vous venger de moi.

Dona Lucrezia. Me venger de toi, Gennaro ! -il faudrait donner toute ma vie pour ajouter une heure à la tienne, il faudrait répandre tout mon sang pour t’empêcher de verser une larme, il faudrait m’asseoir au pilori pour te mettre sur un trône, il faudrait payer d’une torture de l’enfer chacun de tes moindre plaisirs, que je n’hésiteraispas, que je ne murmurerais pas, que je serais heureuse, que je baiserais tes pieds, mon Gennaro ! Oh ! Tu ne sauras jamais rien de mon pauvre misérable cœur, sinon qu’il est plein de toi ! -Gennaro, le temps presse, le poison marche, tout à l’heure tu le sentirais, vois-tu ! Encore un pe u, il ne serait plus temps. La vie ouvre en ce moment deux espaces obscurs devant toi, mais l’un a moins de minutes que l’autre n’a d’années. Il faut te déterminer pour l’un des deux. Le choix est terrible. Laisse-toi guider par moi. Aie pitié de toi et de moi, Gennaro. Bois vite, au nom du ciel !

Gennaro. Allons, c’est bien. S’il y a un crime en ceci, qu’il retombe sur votre tête. Après tout, que vous disiez vrai ou non, ma vie ne vaut pas la peine d’être tant disputée. Donnez.

Il prend la fiole et boit.

Dona Lucrezia. Sauvé ! -maintenant il faut repartir pour Venise de toute la vitesse de ton cheval. Tu as de l’argent ?

Gennaro. J’en ai.

Dona Lucrezia. Le duc te croit mort. Il sera aisé de lui cacher ta fuite. Attends ! Garde cette fiole et porte-la toujours sur toi. Dans des temps comme ceux où nous vivons, le poison est de tous les repas. Toi surtout, tu es exposé. Maintenant pars vite. Lui montrant la porte masquée qu’elle entr’ouvre.

—descends par cet escalier. Il donne dans une des cours du palais Negroni. Il te sera aisé de t’évader par là. N’attends pas jusqu’ à demain matin, n’attends pas jusqu’au coucher du soleil, n’attends pas une heure, n’attends pas une demi-heure ! Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c’était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi ! —adieu ! —attends encore un instant. J’ai un dernier mot à te dire, mon Gennaro !

Gennaro. Parlez, madame.

Dona Lucrezia. Je te dis adieu en ce moment, Gennaro, pour ne plus te revoir jamais. Il ne faut plus songer maintenant à te rencontrer quelquefois sur mon chemin. C’était le seul bonheur que j’eusse au monde. Mais ce serait risquer ta tête. Nous voilà donc pour toujours séparés dans cette vie ; hélas ! Je ne suis que trop sûre que nous serons séparés aussi dans l’autre. Gennaro ! Est-ce que tu ne me diras pas quelque douce parole avant de me quitter ainsi pour l’éternité ?…

Gennaro, baissant les yeux. Madame…

Dona Lucrezia. Je viens de te sauver la vie, enfin !

Gennaro. Vous me le dites. Tout ceci est plein de tenèbres. Je ne sais que penser. Tenez, madame, je puis tout vous pardonner, une chose exceptée.

Dona Lucrezia. Laquelle ?

Gennaro. Jurez-moi par tout ce qui vous est cher, par ma propre tête, puisque vous m’aimez, par le salut éternel de mon ame, jurez-moi que vos crimes ne sont pour rien dans les malheurs de ma mère.

Dona Lucrezia. Toutes les paroles sont sérieuses avec vous, Gennaro. Je ne puis vous jurer cela.

Gennaro. ô ma mère ! Ma mère ! La voilà donc l’épouvantable femme qui a fait ton malheur !

Dona Lucrezia. Gennaro !…

Gennaro. Vous l’avez avoué, madame ! Adieu ! Soyez maudite !

Dona Lucrezia. Et toi, Gennaro ! Sois béni ! Il sort. -elle tombe évanouie sur le fauteuil.

ACTE 3 SCENE 3

Gennaro, dona Lucrezia.

Il y a à peine quelques lampes mourantes dans l’appartement. Les portes sont refermées. Dona Lucrezia et Gennaro, restés seuls, s’entre-regardent quelques instans en silence, comme ne sachant par où commencer.

Dona Lucrezia, se parlant à elle-même. C’est Gennaro !

Chant Des Moines au-dehors. (…)

Dona Lucrezia. Encore vous, Gennaro ! Toujours vous sous tous les coups que je frappe ! Dieu du ciel ! Comment vous êtes-vous mêlé à ceci ?

Gennaro. Je me doutais de tout.

Dona Lucrezia. Vous êtes empoisonné encore une fois. Vous allez mourir !

Gennaro. Si je veux. -j’ai le contre-poison.

Dona Lucrezia. Ah oui ! Dieu soit loué !

Gennaro. Un mot, madame. Vous êtes experte en ces matières. Y a-t-il assez d’élixir dans cette fiole pour sauver les gentilshommes que vos moines viennent d’entraîner dans ce tombeau ?

Dona Lucrezia, examinant la fiole. Il y en a à peine assez pour vous, Gennaro !

Gennaro. Vous ne pouvez pas en avoir d’autre sur-le-champ ?

Dona Lucrezia. Je vous ai donné tout ce que j’avais.

Gennaro. C’est bien.

Dona Lucrezia. Que faites-vous, Gennaro ? Dépêchez-vous donc. Ne jouez pas avec des choses si terribles. On n’a jamais assez tôt bu un contre-poison. Buvez, au nom du ciel ! Mon dieu ! Quelle im prudence vous avez faite là ! Mettez votre vie en sûreté. Je vous ferai sortir du palais par une porte dérobée que je connais. Tout peut se réparer encore. Il est nuit. Des chevaux seront bientôt sellés. Demain matin vous serez loin de Ferrare. N’est-ce pas qu’il s’y fait des choses qui vous épouvantent ? Buvez, et partons. Il faut vivre ! Il faut vous sauver !

Gennaro, prenant un couteau sur la table. C’est-à-dire que vous allez mourir, madame !

Dona Lucrezia. Comment ! Que dites-vous ?

Gennaro. Je dis que vous venez d’empoisonner traîtreusement cinq gentilshommes, mes amis, mes meilleurs amis, par le ciel ! Et parmi eux, Maffio Orsini, mon frère d’armes, qui m’avait sauvé la vie à Vicence, et avec qui toute injure et toute vengeance m’est commune. Je dis que c’est une action infâme que vous avez faite là, qu’il faut que je venge Maffio et les autres, et que vous allez mourir !

Dona Lucrezia. Terre et cieux !

Gennaro. Faites votre prière, et faites-la courte, madame. Je suis empoisonné. Je n’ai pas le temps d’attendre.

Dona Lucrezia. Bah ! Cela ne se peut. Ah bien oui, Gennaro me tuer ! Est-ce que cela est possible ?

Gennaro. C’est la réalité pure, madame, et je jure dieu qu’à votre place je me mettrais à prier en silence, à mains jointes et à deux genoux. -tenez, voici un fauteuil qui est bon pour cela.

Dona Lucrezia. Non. Je vous dis que c’est impossible. Non, parmi les plus terribles idées qui me traversent l’esprit, jamais celle-ci ne me serait venue. -hé bien, hé bien ! Vous levez le couteau ! Attendez ! Gennaro ! J’ai quelque chose à vous dire !

Gennaro. Vite.

Dona Lucrezia. Jette ton couteau, malheureux ! Jette-le, te dis-je ! Si tu savais… -Gennaro ! Sais-tu qui tu es ? Sais-tu qui je suis ? Tu ignores combien je te tiens de près ! Faut-il tout lui dire ? Le même sang coule dans nos veines, Gennaro ! Tu as eu pour père Jean Borgia, duc de Gandia !

Gennaro. Votre frère ! Ah ! Vous êtes ma tante ! Ah ! Madame !

Dona Lucrezia, à part. Sa tante !

Gennaro. Ah ! Je suis votre neveu ! Ah ! C’est ma mère, cette infortunée duchesse de Gandia, que tous les Borgia ont rendue si malheureuse ! Madame Lucrèce, ma mère me parle de vous dans ses lettres. Vous êtes du nombre de ces parens dénaturés dont elle m’entretient avec horreur, et qui ont tué mon père, et qui ont noyé sa destinée, à elle, de larmes et de sang. Ah ! J’ai de plus mon père à venger, ma mère à sauver de vous maintenant ! Ah ! Vous êtes ma tante ! Je suis un Borgia ! Oh ! Cela me rend fou ! -écoutez-moi, dona Lucrezia Borgia, vous avez vécu long-temps, et vous êtes si couverte d’attentats que vous devez en être devenue odieuse et abominable à vous-même. Vous êtes fatiguée de vivre, sans nul doute, n’est-ce pas ? Eh bien, il faut en finir. Dans les familles comme les nôtres, où le crime est héréditaire et se transmet de père en fils comme le nom, il arrive toujours que cette fatalité se clôt par un meurtre, qui est d’ordinaire un meurtre de famille, dernier crime qui lave tous les autres. Un gentilhomme n’a jamais été blâmé pour avoir coupé une mauvaise branche à l’arbre de sa maison. L’espagnol Mudarra a tué son oncle Rodrigue De Lara pour moins que vous n’avez fait. Cet espagnol a été loué de tous pour avoir tué son oncle, entendez-vous, ma tante ? -allons ! En voilà assez de dit là dessus ! Recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à Dieu et à votre âme.

Dona Lucrezia. Gennaro ! Par pitié pour toi ! Tu es innocent encore ! Ne commets pas ce crime !

Gennaro. Un crime ! Oh ! Ma tête s’égare et se bouleverse ! Sera-ce un crime ? Eh bien ! Quand je commettrais un crime ! Pardieu ! Je suis un Borgia, moi ! à genoux, vous dis-je ! Ma tante ! à genoux !

Dona Lucrezia. Dis-tu en effet ce que tu penses, mon Gennaro ? Est-ce ainsi que tu paies mon amour pour toi ?

Gennaro. Amour !…

Dona Lucrezia. C’est impossible. Je veux te sauver de toi-même. Je vais appeler. Je vais crier.

Gennaro. Vous n’ouvrirez point cette porte. Vous ne ferez point un pas. Et quant à vos cris, ils ne peuvent vous sauver. Ne venez-vous pas d’ordonner vous-même tout à l’heure que personne n’entrât, quoi qu’on pût entendre au dehors de ce qui va se passer ici ?

Dona Lucrezia. Mais c’est lâche ce que vous faites là, G ennaro ! Tuer une femme, une femme sans défense ! Oh ! Vous avez de plus nobles sentimens que cela dans l’âme ! écoute-moi, tu me tueras après si tu veux ; je ne tiens pas à la vie, mais il faut bien que ma poitrine déborde, elle est pleine d’angoisses de la manière dont tu m’as traitée jusqu’à présent. Tu es jeune, enfant, et la jeunesse est toujours trop sévère. Oh ! Si je dois mourir, je ne veux pas mourir de ta main. Cela n’est pas possible, vois-tu, que je meure de ta main. Tu ne sais pas toi-même à quel point cela serait horrible. D’ailleurs, Gennaro, mon heure n’est pas encore venue. C’est vrai, j’ai commis bien des actions mauvaises, je suis une grande criminelle ; et c’est parce que je suis une grande criminelle qu’il faut me laisser le temps de me reconnaître et de me repentir. Il le faut absolument, entends-tu, Gennaro ?

Gennaro. Vous êtes ma tante. Vous êtes la sœur de mon père. Qu’avez-vous fait de ma mère, Madame Lucrèce Borgia ?

Dona Lucrezia. Attends, attends ! Mon dieu, je ne puis tout dire. Et puis, si je te disais tout, je ne ferais peut-être que redoubler ton horreur et ton mépris pour moi ! écoute-moi encore un instant. Oh ! Que je voudrais bien que tu me reçusses r epentante à tes pieds ! Tu me feras grâce de la vie, n’est-ce pas ? Eh bien, veux-tu que je prenne le voile ? Veux-tu que je m’enferme dans un cloître, dis ? Voyons, si l’on te disait : cette malheureuse femme s’est fait raser la tête, elle couche dans la cendre, elle creuse sa fosse de ses mains, elle prie Dieu nuit et jour, non pour elle, qui en aurait besoin cependant, mais pour toi, qui peux t’en passer ; elle fait tout cela, cette femme, pour que tu abaisses un jour sur sa tête un regard de miséricorde, pour que tu laisses tomber une larme sur toutes les plaies vives de son cœur et de son âme, pour que tu ne lui dises plus comme tu viens de le faire avec cette voix plus sévère que celle du jugement dernier : vous êtes Lucrèce Borgia ! Si l’on te disait cela, Gennaro, est-ce que tu aurais le coeur de la repousser ! Oh ! Grâce ! Ne me tue pas, mon Gennaro ! Vivons tous les deux, toi pour me pardonner, moi, pour me repentir ! Aie quelque compassion de moi ! Enfin cela ne sert à rien de traiter sans miséricorde une pauvre misérable femme qui ne demande qu’un peu de pitié !

—un peu de pitié ! Grâce de la vie ! -et puis, vois-tu bien, mon Gennaro, je te le dis pour toi, ce serait vraiment lâche ce que tu ferais là, ce serait un crime affreux, un assassinat ! Un homme tuer une femme ! Un homme qui est le plus fort ! Oh ! Tu ne voudras pas ! Tu ne voudras pas !

Gennaro, ébranlé. Madame…

Dona Lucrezia. Oh ! Je le vois bien, j’ai ma grâce. Cela se lit dans tes yeux. Oh ! Laisse-moi pleurer à tes pieds !

Une Voix au-dehors. Gennaro !

Gennaro. Qui m’appelle ?

La Voix. Mon frère Gennaro !

Gennaro. C’est Maffio !

La Voix. Gennaro ! Je meurs ! Venge-moi !

Gennaro, relevant le couteau. C’est dit. Je n’écoute plus rien. Vous l’entendez, madame, il faut mourir !

Dona Lucrezia, se débattant et lui retenant le bras. Grâce ! Grâce ! Encore un mot !

Gennaro. Non !

Dona Lucrezia. Pardon ! écoute-moi !

Gennaro. Non !

Dona Lucrezia. Au nom du ciel !

Gennaro. Non !

Il la frappe.

Dona Lucrezia. Ah !… tu m’as tuée ! -Gennaro ! Je suis ta mère !

Fin.